

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**La Logique, Ou Systeme De Reflexions**

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

**Crousaz, Jean-Pierre de**

**Lausanne, 1741**

Chapitre VI. Des Préjugés.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9219**

font-elles fausses, que parce qu'il est vrai que deux fois deux font quatre.

*Douze est-il un nombre pair ?* Oui, car douze est un nombre impair, est une proposition fausse.

*Un Etat nouveau nait-il sans qu'une cause le produise ?* Non, car cette proposition, Il est des effets qui n'ont point de cause, est fausse. Or de ces deux propositions, tout effet a une cause, & aucun effet sans cause, l'une n'est pas plus évidente que l'autre.

Je donne donc pour la première règle dont l'observation conduit au vrai, qu'il faut s'abstenir de décider sur ce qu'on n'entend pas, il faut chercher l'évidence, s'y rendre & s'y attacher à proportion que l'on en est vivement frappé.



## CHAPITRE VI.

### *Des Préjugés.*

Définition.

I. **I**L y a un très-grand nombre de Propositions fausses que l'on con-

confond avec les Notions communes ; On s'y rend sans balancer , & on appuie sur elles ses raisonnemens , toutes les fois que l'occasion s'en présente. Comme les Vrais principes sont les premières sources de tout ce qu'il y a de vrai dans nos conclusions ; les Faux Principes, en prenant la place des Vrais, sont la principale & presque l'unique cause de tous nos égaremens.

On les appelle des *Préjugés*, c'est-à-dire, des jugemens précipités, des jugemens formés avant le tems, & avant que l'on ait eu une connoissance assez exacte des choses sur lesquelles ils roulent.

II. Les hommes dans leur enfance, & une grande partie pendant toute leur vie, ne jugent des choses que sur le rapport des Sens. Or nous avons déjà remarqué que nos sensations ne nous donnent point de justes idées des choses ; Il ne faut donc pas s'étonner, si quand on ne les connoît pas, & qu'on les suppose même fort différentes de ce qu'elles sont, on leur attribue ce qui ne leur convient point. Le langage, conforme à ces fausses suppositions sert

Origine.

à les autoriser, & à force de répéter des Propositions, qu'on avoit d'abord reçues sans examen, on se les rend si familières qu'on les prend enfin pour des Notions Communes & des Principes du Bon-Sens ; l'habitude leur donne une force, toute semblable à celle que les Vrais Principes tirent de leur évidence.

Ce qu'on appelle nos Connoissances se trouve par là un mélange de Principes Vrais & de Principes Faux, & par conséquent de bevües & de démonstrations, suivant que l'on a suivi les uns ou les autres de ces Principes.

Remède.

III. Il faut nécessairement débrouiller ce chaos, ou, dans la juste crainte d'avoir embrassé autant d'erreurs que de vérités, rester dans l'incertitude & dans la suspension. *Descartes* a crü que pour faire ce discernement de nos Préjugés d'avec les vrais Principes, il falloit commencer par douter de tout. On s'est terriblement recrié sur ce conseil, qui assurément n'a rien de scandaleux, si par là on prétend simplement qu'il faut examiner tout ce que l'on a reçu comme vrai dès la première.



mière enfance, & sous des Maîtres à l'autorité desquels on s'est soumis; qu'il le faut examiner, dis-je, avec la même attention, & la même circonspection que l'on donne aux questions douteuses.

Ceux qui recommandent de commencer à philosopher, par ce doute & cette revue générale, ne font pas assez d'attention sur la force de ce précepte, & sur tout ce qui est nécessaire pour l'exécuter; car *premierement* il faudroit ranger par ordre toutes les propositions, dont l'examen est nécessaire; or ce n'est pas l'effet d'une médiocre habileté, ni un des moindres fruits de la Philosophie, que de savoir distribuer un si grand nombre de choses dans leurs véritables classes. *En second lieu*, il y a un très-grand nombre de Préjugés, & entre nos connoissances prétendues, un grand nombre de conclusions précipitées, dont la discussion demande de la méditation, de l'art, du savoir, & suppose beaucoup d'acquis: de sorte que s'il faut commencer à philosopher par une telle revue, il est nécessaire d'être Philo-  
so.



sope avant que de s'appliquer tout de bon à le devenir.

Mais on donnera un sens raisonnable à ce précepte, si l'on se contente d'exiger que dès qu'en étudiant & en chemin faisant, on tombera sur une proposition, qui n'a point encore été suffisamment examinée, soit qu'on l'ait d'abord reçue comme principe, soit qu'on l'ait admise comme conclusion, il faudra s'arrêter, & ne point passer outre sans l'avoir épluchée avec un esprit dégagé de toute préoccupation, & mettre ainsi toujours à part ce qui n'a pas encore été l'objet de cette sévérité. Mais par quel art fera-t-on ce juste discernement des vrais Principes d'avec les Préjugés ? Il faut I. examiner si les termes, qui composent ce Principe vrai, ou prétendu vrai, expriment des idées ou de simples sensations. II. Il faut définir chaque terme, & en mettant la définition à la place du défini, les comparer, & voir si l'un est renfermé dans l'autre. Alors si la Proposition est un Principe, l'esprit fera saisi de son évidence, mais si c'est un Préjugé, on verra qu'elle ne signifie rien, ou qu'elle ne renferme au-

M. Locke  
L. II. Ch.  
XIII.



aucun sens raisonnable. Ce qui n'est pas un Corps n'est pas un Etre. Cette proposition est une *pétition de principe* ; elle suppose ce qui est en question. Que les Corps sont les seuls Etres, mais n'y a-t-il pas des Etres qui pensent, & les Corps sentent-ils qu'ils sont ? s'aperçoivent-ils de leur Existence ?

Il en est du précepte de DESCARTES, si on lui donne une juste explication, comme de celui de St. Paul. I. Cor. III. 18. *Si quelqu'un d'entre vous se croit sage en ce Monde, qu'il devienne fou pour devenir sage.* C'est-à-dire qu'il ne compte non plus sur toutes les opinions dans lesquelles il a été élevé, & en faveur desquelles on l'a prévenu, que sur des visions ; qu'il les examine avec autant de circonspection que s'il étoit assuré, que parmi quelque peu de vérités, elles renferment un grand nombre d'extravagances.

IV. L'illustre Chancelier Bacon, *Division*  
qui vivoit dans un Siècle où l'on aimoit les manières de parler extraordinaires, & qui s'y étoit accoutumé dans l'Ecole, a imposé aux Préjugés des noms singuliers, qui ont  
je

je ne fai quoi de mistérieux, mais en même tems d'ingénieux, de solide & de grand.

Premièrement il les appelle des *Idoles*. En effet comme les *Idoles*, qui ne sont rien, sont mises à la place du Dieu réel & vrai, on accorde aussi très-injustement aux *Préjugés*, qui souvent n'ont point de sens, un acquiescement qui n'est dû qu'aux *Vrais Principes*, & on leur rend un respect qu'il faut réserver à la pure lumière des notions évidentes, dont le Créateur est la source.

Comme une grande partie de nos *Préjugés* naissent de certaines dispositions communes à tous les hommes, il a donné aux *Préjugés* de cette espèce le nom d'*Idola Tribus*, c'est-à-dire, d'*Idoles* de la *Tribu d'Adam*, ou d'*Idoles* du *Genre Humain*. Ils ne sont point particuliers à celui-ci ou à celui-là, ils sont communs à toute l'espèce : De ce rang sont, juger de la réalité des objets par leur impression sur les Sens, juger des autres par soi-même, essayer de concevoir tout corporellement, & confondre la pensée avec l'étendue.



due. Les Préjugés qui tirent ainsi leur source de la dépendance où est l'homme de ses Sens, l'éloignent de croire une intelligence éternelle & toute-puissante. Quand on est revenu de ces Préjugés, on sent le ridicule & la petitesse de ceux qui se mettent à rire quand ils entendent parler de *pores*, de *matière subtile*, de *pesanteur de l'air*, &c.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guère ; L'Astrologie Judiciaire, & l'art de prédire par des objets, vus dans l'eau d'un bassin, succédèrent chés les Chrétiens aux Divinations par les entrailles des Victimes, ou le vol des Oiseaux ; aux Divinations par les billets qu'on faisoit sortir au hazard de quelque Vaisseau consacré, succédèrent des passages de l'Écriture, & même des vers de Virgile, &c. qu'on prenoit pour des reponses à ce qu'on souhaitoit de savoir.

Sorphire & d'autres Philosophes Payens se vantoient de pouvoir s'élever à une union immédiate avec Dieu.

Les Chrétiens ont ensuite été assés crédules, ou assés hardis, pour em-

embellir aux dépens de la Vérité la vie de leurs Saints.

Pendant que le fond de la nature humaine demeure le même, les préventions se perpétuent ou du moins se renouvellent. Chés d'anciens Peuples Barbares les arts & la culture de la Terre rendoient méprisables : On étoit estimé quand on passoit sa vie à ne rien faire, & encore plus quand on ne vivoit que de guerre, c'est-à-dire de meurtres & de rapines. On n'est pas éloigné aujourd'hui de ces préventions, & il semble qu'on s'en fait honneur.

Il y a de certaines erreurs qui ont été de tous les tems & qui sont toujours revenues, quoi que quelquefois sous quelque changement de face, parce qu'elles tirent leur source de certaines dispositions qui ont toujours régné dans le cœur humain. Ce cœur est impatient & cruel; De là l'intolérance & la persécution. Les Payens ne pouvoient supporter les Chrétiens, & les Chrétiens ont encore moins pû se supporter les uns les autres.

Il est naturel à l'homme d'outrer & de se laisser éblouir par l'extraordi-

di-



inaire. De là les distinctions de viandes & d'habits; le goût de la retraite, les macérations volontaires & les autres effets de la mélancholie. Dès que le férieux se joint à la folie, on se croit ou damné, ou du moins à demi inspiré; de là la Myftiquerie.

Les hommes ont parlé comme ils ont pensé, & leur langage une fois établi & autorisé par un long usage a lui-même donné une nouvelle force aux Préjugés. Ceux qui tirent leur crédit de cette cause font appelés par *Bacon Idola Fori*, comme qui dirait des *Idoles consacrées dans une place publique*; Le langage courant les a fait recevoir. C'est ainsi que l'on s'attache à quantité de mots très-communs, mais qui ne signifient rien, *Fortune, Hazard &c.* C'est ainsi que les termes négatifs *d'immortels, d'infini, d'immatériel*, nous disposent à regarder comme des négations ce qu'ils expriment, quoi qu'il soit plus positif & plus réel que ce qu'ils nient.

Mr. Locke  
L. I.  
Ch. II.  
Art. 21 &  
suivant.

Rien n'est plus indigne de l'homme que de suivre ainsi à la manière des animaux la troupe qui marche

Tome V.

H

che



che devant lui ; Nos maux iront toujours en croissant pendant que nous prendrons pour règle ce qu'on fait, plutôt que ce qu'on devrait faire, & qu'une opinion reçue aura chez nous toute l'autorité de la Raison.

Il vaut mieux se sauver seul d'un Naufrage que de se noyer de Compagnie.

LUC. XIII. 34 *Entrez par la porte étroite. Ne vous laissez pas entraîner par le goût régnant, & par les maximes les plus généralement suivies. Les idées de la multitude, ne sont point des preuves de vérité.*

EXOD. XXIII. 2. *Tu ne suivras pas la multitude quand il s'agit de mal faire.*

JOSUÉ XXIV. 14 15. *Choisissez qui vous voulez servir, pour moi & ma maison nous servirons l'Eternel.*

La préférence des Richesses à la Vertu, sur laquelle on n'hésite point quoi qu'on ne se l'avoué pas, est un préjugé qui vient de l'imitation. On les loué, c'est le stile ordinaire, on forme ses idées sur ce Stile. Une vie simple rendoit l'argent peu nécessaire ; on l'a abandonnée,

on s'est fait des besoins. Avant cela rien ne détournoit de la vertu, mais à mesure que les besoins se multiplient, une infinité de circonstances en éloignent. Ainsi, *La Vertu tombe dans le mépris, à mesure que l'or devient l'objet de l'estime publique.* C'est une triste remarque vérifiée dans tous les tems.

De tous les Pays ou le Papillon à Tête de mort vole, la Bretagne est peut être le seul, où l'on s'étoit avisé de le regarder comme un Avancoureur de maladies funestes. L'ame ne peut que trop sur le Corps en de certaines circonstances, elle peut donner des dispositions aux maladies, dont on craint d'être attaqué, & augmenter celles qu'on a déjà : Mais comment guérir le peuple d'un préjugé qu'il a une fois reçu, il le transmet de Père en fils, le Peuple ne lit point, on auroit beau dire au Peuple de Brétagne que l'arrangement des tâches de ce Papillon ne signifie rien, & lui expliquer les Causes Physiques de son cri, les erreurs populaires tiennent trop bien. Ceux-là même qui devoient en débâbler les fortifient ; L'effroi s'est



emparé des Couvens, où l'on avoit vû voler un de ces Papillons. M. De R. H. des J.

Pourvû qu'on pense comme les autres, ou est content; ce n'est pas l'erreur que l'on craint, c'est uniquement le reproche de s'être trompé & la honte qui l'accompagne. Quand il s'agit de prononcer sur quelque sujet, sans se mettre en peine d'examiner ce qu'il est, on s'informe seulement de ce qu'on en dit. L'erreur d'autrui autorise la nôtre, & la nôtre à son tour affermit celle des autres. L'erreur d'un particulier fait l'erreur publique, & quand l'erreur s'est une fois emparée du public, elle est sacrée, & les particuliers n'en veulent plus revenir. À la manière des Bêtes, on fait le troupeau dont on est soi-même une partie.

Il est de ces Préjugés qu'on peut appeller d'expérience imaginaire, on est porté à croire qu'une corde composée de six fils tortillés pourroit soutenir plus de trente Livres sans se rompre, au cas que la force de chacun de ces fils pût parvenir à soutenir cinq livres. On est fort disposé à en fai-



se un Principe de Méchanique ; des savans l'ont tenté, & ont exercé la subtilité de leur esprit à chercher les raisons de ce qui n'est pas. Monsieur *De Reaumur* nous a dégagés de cette prévention. Tous les fils qui composent une corde ne sont pas dégalés force, par conséquent également tirés par un poids, les uns casseront, & il en restera moins pour le soutenir ; outre cela en les tortillant, on les tend, & ceux qui sont déjà allongés céderont plutôt au poids. Il est vrai que le poids a à surmonter le frottement des fils tortillés. La Géométrie n'a pas de prise dans le calcul de ces combinaisons. Il en faut donc venir à des expériences exactes, & qui ne laissent pas de doute.

Le préjugé est pour ce qu'on a vu, & le préjugé porte à rejeter ce à quoi on n'a rien vu de semblable. Mais avant que de rejeter des faits, ils faut examiner s'ils sont aussi extraordinaires, qu'ils le paroissent, parce que souvent on a exagéré le vrai, & on lui a donné par-là un air fabuleux.

La mode donne un passeport



à ce qu'il y a de plus ridicule & de plus contradictoire au sens commun. Personne n'a honte de faire ce qu'on voit faire à tout le monde, les plus sensés très persuadés de la sottise de la coutume, ne laissent pas souvent de s'en rendre les esclaves volontaires. Quand la route du faux est une fois tracée, il faut un courage peu commun pour oser s'en éloigner; c'est beaucoup si on ne la fuit pas pié à pié, si on ne la recommande pas aux autres, & si l'on se contente de marcher à côté & de s'en fraier une toute voisine.

Tous les hommes ne sont pas du même tempérament, & on ne les éleve pas non plus tous de la même manière. Lors donc que par des dispositions qui leur sont particulières, ils se rendent, sans y être forcés par l'évidence, à des propositions conformes à leurs penes naturelles, ou aux habitudes qui les dominent, le même Philosophe nomme ces Préjugés qui en naissent *Idola specus*: Il les considère comme des *Idoles nichées dans des recoins* & dans des replis de l'Esprit humain, qui varient suivant la diversité des génies. L'un  
ne



ne se plait qu'à ce qui frappe l'Imagination & ne se rend qu'aux preuves capables de l'agiter. A un autre tout ornement devient suspect, il n'écoute que des démonstrations toutes seches. L'un se rend d'abord aux Idées qui lui paroissent pompeuses ; la subtilité est démonstrative pour un autre ; pour persuader un troisième il ne faut qu'un *tout ainsi que* &c. il ne fait pas résister à une comparaison. Il en est qui cèdent dès qu'on leur allegue un exemple ou deux aisés & frapans.

Il en est qui ne sauroient tenir contre un trait d'érudition, des sentences, des autorités énoncées dans plus d'une langue, on se croiroit coupable d'obstination en s'y refusant. Par rapport à d'autres on pose un Principe & sans le prouver on en tire des Conséquences, & ces conséquences on les pousse loin, par le moien de Calculs & de Théorèmes subtils & pénibles à suivre. Le moien de se refuser à des principes d'où naissent des Conséquences où l'on s'exerce avec tant de distinction.

Un mélancholique est prévenu pour la retraite, & regarde comme



dangereux tout ce qui en tire. Un homme dur & chagrin se prévient en faveur de toutes les maximes pénibles & sévères. L'humeur dont on se trouve est pour chacun une source de Préjugés. On doit se défier de tous les principes & de toutes les conclusions qui y sont conformes. Notre goût nous doit être suspect en matière de conjectures, & encore plus de systèmes.

Dés que des personnes, d'un caractère distingué, ont assez de crédit pour faire valoir leurs Maximes, & se sont acquis un pouvoir & une réputation, qui préoccupe en leur faveur & leur concilie de l'autorité, ce qu'ils appuient & qu'ils recommandent passe, par là même, pour incontestable, & forme une quatrième espèce de Préjugés appelés *Idola Theatri*. Ils ont leur vogue pour un tems, & ceux, qui brillent sur le Théâtre du Monde, font respecter ce qui leur plaît à des gens, qui se font également un plaisir & un honneur de les admirer.

La Prévention fondée en raison & en autorité pour l'hypothèse de Galilée, sur la chute des corps, fut cau-



cause qu'on se hata trop & qu'on s'obstinât à l'appliquer aux vitesses des eaux courantes, ou sortant de leur réservoir. Cependant cette dernière vitesse, est due à des causes beaucoup plus simples, de sorte que cette découverte ne seroit pas une preuve de mérite dans son invention, si elle n'avoit été longtems cachée aux plus habiles Géomètres.

Il y a des choses que tout le Monde dit, parce quelles ont été dites par des personnes d'une certaine réputation. On accuse par exemple, Annibal d'une faute insigne de n'avoir pas assiégé Rome d'abord après la Bataille de Cannes, & on ne peut assés s'étonner d'un éblouissement si grossier. Mais une preuve qu'Annibal auroit put ne point réussir, contre ce Peuple belliqueux, dont les défaites animoient le Courage, c'est qu'ils se trouverent en état d'envoyer par tout des secours, & ses conquêtes furent cause qu'il n'en reçut plus lui-même de Carthage.

Spinosa s'entête d'Athéisme, & par là se moque des Chrétiens qui croyent *Trinité*; & *Transsubstantiation*. Cependant, selon lui une



même substance est une infinité de personnes, & cette même & unique substance est grosse & petite & en plusieurs lieux.

La triste vie des Chrétiens exposés à des persécutions presque continues, en jeta plusieurs dans la mélancholie; il n'étoit pas possible qu'elle ne produisît cet effet sur tous ceux qui y avoient du penchant; la crainte de succomber redoubloit la tristesse dans ceux en qui un cœur craignant Dieu, & attentif à son Salut, accompagnoit un tempéramment timide; dans cet état ils prirent aisément du dégoût pour toutes les douceurs des Sens, ce dégoût les rendit plus indifférens pour la vie, & par conséquent plus en état de la perdre courageusement dans l'occasion; or ce dégoût qui avoit son utilité dans de certaines circonstances, & étoit un secours à la Vertu, ils le regardèrent comme une Vertu en lui-même; les Solitudes les plus vastes, & les plus incultes leur parurent les plus conformes à l'exercice de cette Vertu pour laquelle leur humeur étoit un puissant préjugé. La coutume acheva de les y affermir, & de-

ve-



venus peu propres à vivre avec les autres hommes, ils firent consister la perfection du devoir à s'en séparer : Cependant il paroît bien plus conforme à la nature & aux besoins de l'homme, aux préceptes de l'Evangile, à l'imitation de Jesus-Christ & de ses Apôtres, d'éclairer continuellement la Société par des bonnes œuvres, & par de sages maximes, que de mener une vie si peu utile, & qui conduit si naturellement, à l'ignorance, aux erreurs, aux visions. Il fut un tems où les Moines se trouvèrent presque tous Anthropomorphites, & zélés pour cette hérésie jusqu'à à la fureur & à la cruauté.

Les austeritez qu'on s'impose diminuent la vigueur de l'Esprit & du Corps, on travailleroit davantage, & beaucoup plus long tems, si l'on se conservoit dans une vigoureuse santé; *St. Bernard* ruina la sienne, *M. Pascal* abrégea extrêmement ses jours, si utiles au public, & on ne voit autre chose, dans l'Histoire de ceux qui ont pris ce genre de vie, que des foiblesses, que des incommodi-

H 6                   tés,

tés, vieillesse enfin & mort prématurée.

Chaque famille est un Théâtre où l'exemple des Maîtres tient lieu de Raison. Il suffit quelquefois qu'une mere chérie ait eu du foible pour les prédictions, pour disposer un homme fait, & d'ailleurs sensé & savant à donner dans les songes & les autres présages.

Le Christianisme est divisé en *Partis*. Dans chacun d'eux c'est un grand Préjugé contre une Maxime, ou contre l'explication d'un passage, si elle plait à ceux à qui on y donne le nom d'Adversaires, ou si elle a pour Auteur une personne estimée dans un Parti différent. On apprend la Religion aux enfans comme on sifle les chansons aux Perroquets, & bien des gens, dès qu'ils sont sortis de l'enfance, ne s'instruisent pourtant pas avec plus d'attention & de discernement que les enfans. Il y a dans chaque Parti certaines Maximes régnantes, dont on ne se met point en peine d'examiner la solidité & les preuves, au contraire on se fait un mérite de les croire sans hésiter.

Par



Par l'esprit de parti on confond la sagesse terrienne . animale , diabolique avec la sagesse d'enhaut , celeste , pure , paisible , modérée , traitable , pleine de misericorde & de bons fruits & sans hypocrisie. Jaq. III. 17.

Nous avons été nourris & élevés dans de certaines opinions , qui nous paroissent faire l'essence de la Religion , & auxquelles nous croyons devoir tout sacrifier. La rejection des opinions contraires , la haine pour ceux qui les défendent , le delir de les flétrir & de les exterminer , tout cela est un effet de la prévention de faction , de cabale. On est sincère , mais on est aveugle & passionné.

La Philosophie de Platon a régné , celle d'Aristote à pris sa place , non sans effort & sans tumulte. Les chaires des Prédicateurs ont retenti de la maxime que chaque chose tend à son centre. Des comparaisons tirées des quatre élemens , ont été plus d'une fois la matière de leurs illustrations. L'ame végétative , sensitive & raisonnable , & une infinité de pareilles bagatelles étoient souvent alléguées comme des principes du sens commun. Ramus a ensuite introduit son

jar-

jargon, & dès que des gens d'autorité se furent mis en tête de le suivre, tout Discours formé sur l'enchainure de ses *Liens*, avoit pour lui le Préjugé, & tout Discours qui s'écartoit de cette méthode passoit pour embrouillé & pour ténébreux. Suivant la réputation du Maître, auquel on est tombé en partage, on étend ou l'on resserre les paroles que l'on explique. L'un subtilise, un autre ne veut que sens profond & que merveilles. Celui-ci ne fait qu'accumuler des passages, & prétend expliquer le plus clair, par le plus obscur, autant & aussi souvent que le plus obscur par le plus clair. Celui-là n'est sensible qu'aux preuves qui se tirent des Auteurs Grecs, des Etymologies Arabes, & des allusions aux anciennes coutumes. Ainsi le théâtre change de Préjugés, mais le Bon-Sens qui est de toutes les aides la plus sûre, se trouve rarement la plus respectée.

Ramus pour s'être écarté d'Aristote, l'Idole pour lors placée sur le Théâtre, perdit ses emplois, & courut risque d'être envoyé aux Galères. Exemple bien propre à se  
con-



conduire dans des circonstances de cette nature avec modération. Une illustre compagnie & des plus respectables, fut sollicitée à prononcer contre le Cartésianisme. *M. Des-Preaux*, para ingénieusement le coup.

On consultera utilement *M. Brucker*, sur l'histoire de la Philosophie ancienne & les Périodes de ses dogmes: on en a des abrégés, en françois, qui font souhaitter la traduction de tout l'ouvrage, un auteur excellent vient d'y suplér, & il est engagé d'honneur auprès du public de continuer.

Un Théologien se fait un grand nom & se donne ensuite une autorité proportionnée à sa réputation. On apprend par cœur son Système. Ses définitions passent pour tout autant d'oracles. Ce sont là les principes de la Religion. De là on passe à l'étude de l'Écriture Ste. ; on y trouve quelques endroits qui ne paroissent pas entièrement conformes aux pensées du Docteur ; que fait-on ? On trouve moyen de ramener l'Écriture à son Système, avec le secours de quelques distinctions. Son nom tient lieu de preuve, & par zèle

zèle pour le Dieu des miséricordes ,  
on condamne , sans miséricorde tous  
ceux à qui il arrive de penser au-  
trement , que le Maître à qui on s'est  
donné.

Louis XI. fit lier avec des chaines  
de fer les Livres des nominaux. La  
plus grande partie des Cordeliers  
passa dans le parti de l'Empereur  
Louis de Baviere contre le Pape Jean  
XXII. au sujet de la question , si le  
Pain & le Vin que les Cordeliers  
Consument leur appartenoit en pro-  
pre ou s'ils n'en n'avoient que l'usu-  
fruit. En 1209 le Concile de Paris  
condamna au feu les œuvres d'Aristo-  
tote. En 1543 François Ier. con-  
damna Ramus pour avoir écrit con-  
tre Aristote.

On lit dans les mémoires litte-  
raires de la grande Bretagne , C.  
Tom. XIII. p. 249 , que l'an 1201  
un docteur après s'être distingué à  
Oxford alla à Paris , où il fut esti-  
mé le plus grand Théologien de cet-  
te ville. Il soutenoit qu'Aristote étoit  
supérieur à Moïse & à J. C. Cette ido-  
le étoit alors placée sur le Théâtre.  
On est bien revenu de ce préjugé ;  
d'autres passeront de même malgré le

le crédit où ils s'ont, & la vérité viendra enfin au dessus des ténèbres & des méprises.

*Henri Morus* combattit l'explication mécanique qu'on donnoit à plusieurs phénomènes par des objections, qu'il n'étoit pas facile de détruire dans ce temps là, il en concluoit que pour expliquer ce qui se passoit dans l'univers, il falloit avoir recours à un principe métaphisique qu'il avoit baptisé d'un nom grec, mais dont il ne donnoit pas d'idée, le gout de l'évidence a empêché à son système de faire fortune, & il est à présumer que d'autres auront le même sort.

Aujourd'hui en France on est Cartesien, en Angleterre Neutonien, en Allemagne Leibnitien; doutera-t-on que dans le grand nombre de ceux qui se déclarent chacun pour son système, & qui font profession d'en être les admirateurs & les défenseurs, il n'y en ait sur qui le préjugé est la cause qui a le plus d'effet?

Quand une dispute s'élève dant la République des lettres, il ne faut pas s'attendre qu'il sorte du monde.

fa



savant, une voix générale qui décide le procès : mais dans la suite du tems, les bons esprits & amis scrupuleusement du vrai, autant qu'ennemis des contestations, engagés par des circonstances à se déclarer pour l'affirmative ou pour la négative, tomberont dans le sentiment vrai par l'enchaînement des vérités, & l'autre demeurera oublié ; il y a eu, & il y aura encore de ces décisions fourdes du public.

Non seulement chaque parti a ses opinions favorites qu'on y garde sans les avoir examinées, & que plusieurs mêmes se font un scrupule d'examiner. Ce préjugé s'étend plus loin que les opinions, il consacre des mots, qu'on prononce & qu'on écoute très-respectueusement, sans avoir aucune idée à l'intelligence de laquelle, si on veut s'élever, on l'essaiera en vain, car elle se trouve composée de parties contradictoires.

Un Jeune homme pense sérieusement à mériter le titre de savant dans le sens que l'usage lui donne. Il s'étudie à s'exprimer avec facilité & avec élégance, à ranger ses ma-  
tié-



tières par ordre & à bien placer ses citations. Pour ce qui est de l'examen attentif, exact, scrupuleux, perpétuel, il s'en dispense. A cet égard tout professeur qu'il soit devenu, il est encore un jeune homme & un étudiant, mais il a du crédit, on lui fait la cour, là dessus un autre jeune homme souhaite de s'instruire plus à fond, il demande de bonne foi des éclaircissements, il s'y attend; on le trouve importun & on conclut que l'orgueil le domine & que c'est un esprit dangereux.

Les préventions & le zèle pour les soutenir, vont si loin que l'on fait des associations. Un Théologien se lie avec un philosophe, un autre avec un philosophe opposé. Ces systèmes marchent de Compagnie, & les étudiants s'enrollent sous un drapeau ou sous un autre, en vertu des liaisons de voisinage, d'amitié de patronat, & souvent peut-être par fantaisie, par hazard & par gout pour la faction.

Après avoir posé de certains principes, sans preuves convaincantes, après les avoir adoptés dès l'enfance la raison la plus évidente n'est plus  
ref-

respectée : Elle sort de sa juridiction & elle doit honorer ces principes mis sur le thrône, par un humble silence.

Un Conciliateur ou un homme, qui se borne à exposer sincèrement les prétentions des deux partis opposés, court risque de déplaire à l'un & à l'autre, chacun admire ses opinions proposées sous des tours éblouissans. Un stile moderé, sur un sujet pour le quel on se passionne, paroît un stile de mépris.

Il est très dangereux de se prévenir en faveur de quelque Système, on rejette d'abord comme absurde tout ce qui y est contraire. On prend les moindres apparences pour des preuves solides, & c'est ordinairement un des grands obstacles à des nouvelles découvertes. En matière de religion sur tout on donne dans ces préventions avec facilité, & on se fait un devoir de s'y affermir, on croit, mais sans examen, ce qu'on entend débiter sous des noms respectés, & faux, tout ce qu'on cite sous des noms odieux.

Souvent on est embarrassé lors  
qu'on

qu'on à considéré certains objets , que les préjugés de la naissance & du parti , ne permettent pas de se développer entièrement à soi-même. Telle est la vraie notion de la *superstition* Bibl. Rais. 1733, p. 333.

L'esprit de parti est un fond de préjugés, qui aveuglent jusqu'au point de faire estimer comme essentiel en matière de Religion un habit, un geste, une grimace. Il suffit de porter un nom, & de s'être entêté d'un certain genre de vie, pour regarder comme sacré, & souverainement agréable à Dieu, ce qui passe aux yeux du reste des hommes, avec raison, pour indifférent.

Qu'une personne, qui brille & qui fait grand bruit sur le Théâtre du Monde, s'avise de dire qu'il y a une Religion pour les Princes; une Religion pour les Sujets; une Religion pour les Ecclesiastiques; une Religion pour les Gens de guerre; que le salut est attaché à une certaine Bourgeoisie; & que de certains droits temporels s'étendent au delà du Temps; les hommes sont toujours tellement disposés à plier sous l'Autorité d'un  
Nom



Nom célèbre, & ils croient toujours avec tant de facilité, ce qu'il seroit de leur intérêt qu'il fût vrai, que ces sentimens, tout étranges qu'ils paroissent quand on vient de les proposer, trouveroient des Sectateurs. Qu'on les compare avec d'autres qui sont tres-respectés, on n'y trouvera que peu de difference.

Des Communautés entières soutiennent avec chaleur de certains sentimens, qui sont universellement condamnés par d'autres où l'on s'habille un peu différemment. Deux Préjugés s'unissent, l'entêtement pour la Communauté dont on est Membres & l'éloignement pour les autres.

Le nom d'*Idole* convient parfaitement à cet esprit de parti, qui par une espèce d'enchantement, trouble l'Esprit au point de faire adorer des Préjugés, & recevoir comme des principes indubitables tout ce qui sert à les appuyer. L'exemple de Mr. *Dodwel*, très-savant homme d'ailleurs & très-religieux, suffiroit pour faire comprendre combien on doit se défier de cet esprit-là. Cet  
hom-



homme, tout savant & tout pieux qu'il fut, a porté son entêtement pour la nécessité de l'Episcopat, jusques à croire que le Fils de Dieu avoit répandu son sang, & que ce grand mystère, l'admiration du Ciel, s'étoit accompli. afin que ceux sur la tête desquels, des Evêques verseroient un peu d'eau acquissent une ame immortelle, que celle des autres hommes, quelques vertus, quelque amour de Dieu, & quelque attention à lui plaire qu'ils eussent eu d'ailleurs, n'auroient d'autres sort que celui des bêtes. Pour appuier ces extravagances, il a fallu s'aviser de mille principes favorables aux Libertins. Mais qu'importe, l'esprit de parti ne s'attache qu'à ceux du dedans, & laisse en paix ceux du dehors. Ainsi ce savant & zélé Chrétien transforme les hommes en bêtes, comme *Circé* faisoit autrefois. Il nous met au rang des animaux brutes, à moins que la Toute-puissance divine ne trouve plus à propos de nous rendre, par un miracle continuel, éternellement malheureux, pour servir toute l'aveu-  
sion

sion de ce devot, & de son saint parti.

C'est encore par un effet de ces préventions & de ces égaremens, où jette l'esprit de parti, que le même Mr. *Dodwel* voudroit tirer la plus forte preuve de l'authenticité des Livres qui composent le Nouveau Testament, de l'autorité de l'Eglise, & de la Tradition du second Siècle, qui les reconnut, & en dressa le Canon, afin de donner plus de poids à la tradition de ce Siècle dans lequel on ne sauroit contester que l'Episcopat ne se trouva universellement établi, par l'Ecriture Sainte même; qui cependant, de l'aveu de ce savant homme, fournit des raisons qui lui paroissent assez démonstratives pour en conclure son règne favori. Mr. *Le Clerc* remarque à son ordinaire très judicieusement que nous croyons sans aucun doute que l'*Eneïde* est de VIRGILE; les *Questions Tusculanes* de CICERON &c ! quoiqu'il n'y eût jamais Synode Grammairien qui ait prêté son autorité à cette tradition : on n'a que



que faire de ce secours pour s'en assurer.

Ceux que l'esprit de parti jette dans ces excès, ceux dont il dérange la tranquillité, doivent naturellement tirer de leur trouble cette conclusion, que peut-être ils ne se trouvent dans les sentimens qu'ils défendent avec tant de zèle que par préjugé, & qu'ils auroient été Juifs ou Mahométans, avec autant d'attachement qu'ils sont Catholiques, ou Reformés, s'ils étoient nés de Parens Juifs, ou de Parens Mahométans.

M. l'Abbé *Renaudot* fournit une preuve surprenante de ce que peut la prévention, dans la Critique qu'il fait de M. *Ludolfe*. Elle va jusqu'à se moquer de l'entêtement de ce Savant pour les Vers Ethiopiens, qu'il admire, dit-il, par un effet de son amour singulier, pour la Langue Ethiopienne. Mais on trouve précisément le contraire dans M. *Ludolfe*, leurs Vers sont grossiers, dit-il, ils n'ont égard, ni à la quantité ni au nombre des Syllabes, ni à la Césure, se contentant de finir par la même Voyelle ou la même Consonne,

Tome V.

I

quoi



quoique les sons ne s'accordent point. C'étoit pourtant là une matière indifférente, mais dès que le zèle s'est échauffé sur quelque-unes, on ne voit plus les autres comme elles sont, la passion défigure tout. Voyez l'Europe savante 1719. Art III. Tom. XI. I. Partie. Cet Article est curieux, on y trouve un modèle de Modération. Il remarque que les passions des hommes ont toujours été assez marquées dans les Ecrits Polémiques des Théologiens pour les démêler d'avec les Vérités de la Religion, qui par une Providence particulière de Dieu, se sont conservées au milieu de ces hideuses disputes. Je n'ai étudié que dans l'unique vue de trouver la Vérité, sur cela je me suis fait une si forte habitude, que je me réjouis véritablement quand on me fait voir, que je me suis trompé en quelque chose; & la découverte de la Vérité m'empêche d'avoir honte d'avouer ma faute. Les voyes de la vraie Religion, sont simples & aisées.

Les sentimens établis par les Loix, les preuves autorisées par l'usage, quoique vraies, ne tirent pourtant leur force, sur la plupart de ceux qui



qui les reçoivent, que du Préjugé; souvent ils n'en peuvent alleguer aucunes preuves, ou celles qu'ils apportent sont si foibles que la moindre exception les renversent. Mais qu'importe, on croit, dit-on, parce qu'on veut croire, c'est le caractère de la Foi divine, c'est le sceau de la Grace, & c'est de cette manière qu'on sacrifie la certitude de la Foi, & l'honneur de la Religion en général, à une hypothèse particulière dont on est prévenu.

Chacun s'imagine que les Vérités de sa Religion, sont si claires que les habiles gens d'un autre Parti ne manquent pas de les voir, & qu'il n'y a que des considérations humaines qui les détournent d'en faire une profession ouverte. *Amésius* dans les Ouvrages qu'il publia contre les Episcopaux, ne reconnoît de gens de bien, que les Puritains. Selon lui, *Ceux-ci se faisoient connoître par l'aversion pour la Comédie, pour les femmes, pour la Danse, pour le Jeu, pour les Collations, le reste n'étoient que des joueurs, que des buveurs, des jureurs, des enfans de Belial. Il n'y avoit point de milieu entre les deux*



extrémités, ou d'abolir l'Episcopat, ou de faire revenir de l'Enfer l'Eglise Romaine. Dès qu'un Auteur parle ainsi, un Lecteur raisonnable s'en dégoûte, & ne peut plus continuer à le lire, sans se faire une pénible contrainte.

Ces préventions où l'on est pour des sentimens établis sur d'autres fondemens que ceux de la Raison, sont un véritable esclavage; ce sont des fers auxquels on se soumet volontairement, car il n'y a pas de plus parfait esclavage que de s'affujeter à ne penser que comme les autres le veulent, & à n'avoir d'idées que celles qu'ils trouvent à propos que l'on ait.

L'entêtement pour un *Système* est un Préjugé de cette nature, qui entraîne dans une infinité d'erreurs; Pourvû que ce qu'on avance s'accorde commodément au *Système* que l'on embrasse, on est content; Toute raison qui a ce caractère, est une monnoie frappée au bon coin, on ne se met plus en peine de son poids. On a imaginé le *Système* des Atomes, dont le concours fortuit a fait naître l'Univers; Une pesanteur

ternelle les faisoit descendre dans des abîmes infinis. Mais comment pouvoient-ils s'accrocher dans ce mouvement de descente, qui leur étoit commun à tous? Une partie descendoit par des lignes obliques, & par là atteignoit ceux dont la descente étoit perpendiculaire. Il seroit plus raisonnable de se taire, que d'avancer ainsi des suppositions sans fondement. Mais le silence ne fait point partie du Système; cette supposition y trouve place parmi les autres fictions.

Ce que dit *Lucrece* sur les Spectres n'est qu'un tissu de mots qui ne signifient rien; mais le Préjugé du Système le favorise, voila pourquoi il passe avec le reste.

Des Atomes s'assemblent pour faire une représentation infiniment mince] d'un homme, d'autres pour faire celle d'un cheval. Il y en a qui ne composent que la moitié d'une représentation humaine, pendant que d'autres s'assemblent pour représenter la moitié d'un cheval, & ces deux moitiés s'unissant, elles viennent frapper l'ame sous l'image d'un Centaure.



Tout est rempli d'assemblages & de représentations de cette nature. Il y en a qui dansent régulièrement & qui imitent les chants, sur lesquels la danse se règle.

On n'apperçoit pas avec la même facilité tous ces spectres qui voltigent sans cesse dans les airs, & si l'on apperçoit plutôt ceux qui ont du rapport à l'humeur dont on se trouve, ou aux objets dont on s'est occupé pendant le jour, cela vient de ce que ces spectres sont extrêmement minces, & par conséquent ne peuvent être remarqués que par ceux qui s'y rendent extrêmement attentifs; or on ne peut se rendre plus attentifs à des objets pour lesquels on a du goût, & on ne voit mieux ce qu'on est d'humeur de voir que parce qu'on le regarde de plus près.

Les Epicuriens regardoient comme un Dieu celui qui leur avoit débité hardiment les rêveries, dont il n'avoit ni idée ni preuve.

Si on n'étoit pas accoutumé aux effets de l'esprit de parti, on ne pourroit lire qu'avec une extrême surprise ce que St. Luc raporte dans le



le 23. des Actes. St. Paul, après avoir défié ses ennemis, de pouvoir le convaincre d'aucune action punissable devant les Tribunaux des hommes, ajoute que „ Tout ce pour-  
 „ quoi il se voioit exposé aux insultes de ses ennemis, c'est qu'il prê-  
 „ choit, & qu'il confirmoit une doctrine, qui mettoit l'espérance  
 „ de la resurrection au dessus de tout doute. “ Ce mot irrite les Saducéens qui se piquoient de penser plus sensément que le vulgaire, & qui par conséquent ne pouvoient souffrir ceux qui faisoient passer leur prétendue sagesse pour une impiété. Ce même terme encore reveille, dans l'esprit des Pharisiens, toute leur animosité contre les Saducéens. Paul cesse de leur déplaire dès qu'il paroît s'unir avec eux contre leurs adversaires. Les dissensions domestiques leur font oublier l'ennemi commun; C'étoit, disoient-ils un peu auparavant, un *ennemi de Dieu, de son peuple & de son Temple, un ennemi de Moïse & de sa Religion.* Ils se croioient tout permis contre un tel monstre. A peine le Commandant Romain peut-il empêcher qu'il



ne soit mis en pièces. Les Juifs se croient dispensés d'observer, à son égard, des Procédures, dont les Payens même reconnoissoient la nécessité, & qu'ils ne vouloient omettre à l'égard de qui que ce soit. Mais un mot suffit pour leur faire oublier tout cela. St. Paul se déclare pour les Pharisiens contre les Saducéens. Voilà qui suffit, *ils ne trouvent plus aucun mal en lui, peut-être que quelque Ange lui a parlé,* & cela étant, il faudroit bien prendre garde de s'oposer à Dieu.

On a vû de nos jours quelque chose d'assez semblable, & qui n'est pas moins surprenant. On prendroit très-mal ma pensée si l'on m'accusoit de mettre une entière ressemblance, entre les circonstances que je viens de rapporter, & celles dont je vais parler. Le fait est, qu'on a vû de nos jours un homme faisant à très-peu près profession d'Athéisme, affectant à tout moment de faire l'apologie des Athées, & aimant à dire les choses les plus paradoxes pour leur justification. Prenant encore plaisir à répandre fréquemment des ordures, dans ses  
ouvra-

ouvrages ; s'éforçant sans cesse d'établir le Pyrrhonisme , & de jeter les hommes dans une incertitude , qui ne laisse subsister aucun principe de religion & de morale ; ne négligeant aucune occasion de tourner en ridicule la religion , & tout ce que les chrétiens respectent le plus ; ne lisant les Théologiens que pour en extraire tout ce qui leur peut être échappé d'expressions dures , & peu justes. Cependant parce que , dans un Pays , où de certaines controverfes , subtiles & difficiles , s'étoient trouvées , dans leur naissance , mêlées avec des intérêts de parti , il avoit eu la malice d'adopter les expressions les plus fortes des Orthodoxes , & l'adresse de dire qu'il se mettoit à couvert sous les Canons du Synode de Dordrecht ; cet homme qui n'avoit jamais employé sa plume à défendre la religion contre les libertins , mais qui au contraire avoit toujours pris grand soin d'exagerer leurs difficultés , de les pousser plus loin que personne n'avoit fait , & de les proposer avec tout l'artifice le plus capable d'éblouir ; cet homme , qui avoit por-



té l'audace, jusques à faire tous ses efforts, pour affoiblir tout ce qu'on allegue de preuves, en vuë de persuader que Dieu est un Etre très-bon; cet homme qui avoit employé tous ses talens, pour donner au Systeme des Manichéens, tout ce qu'il avoit pû imaginer de vraisemblance, n'a pas plutôt prononcé les termes vénérables de *Foi*, de *raison sacrifiée* à la *Foi*, de *Synode de Dordrecht*, règle de la raison & de la méthode d'expliquer l'Écriture *Sainte*, qu'une infinité de gens donnent dans le piège, & s'empresse, à l'envi les uns des autres, de lui procurer le plaisir qu'il cherchoit uniquement, de se moquer du Genre-humain. *Cet homme vit bien, il est irréprochable, c'est un grand défenseur de la Foi.* Si on s'avise de refuter tout ce qu'il a écrit contre la Religion en général, contre la Chrétienne, & la Protestante en particulier, il faut être bien circonfpect: On marche sur des brasiers d'un feu couvert de cendre, & si l'on veut s'éviter des affaires, il vaut mieux laisser la religion sans défense, que de se commettre avec un

un homme qui a mis les Zélateurs de son côté. Un léger soupçon d'Hetérodexie, sur les matières mêmes les moins essentielles au Christianisme, vous fera plus de préjudice, que tout ce que vous pourriez écrire pour mettre la religion à couvert des insultes des libertins, & pour triompher de l'incrédulité, ne sauroit vous procurer d'appui & de faveur.

Ce n'est donc pas assez de défendre une bonne cause, il faut se faire un grand scrupule de la défendre, par les mêmes moïens, que l'on condamne justement dans ceux qui en soutiennent une mauvaise. On ne sauroit mettre en œuvre ces moïens sans nuire à la cause qu'on défend, & sans la rendre suspecte. On donne lieu de croire qu'on manque de bonnes raisons dès qu'on imite ceux qui ne sont pas raisonnables.

Il est très dangereux de se prévenir en faveur de quelque Systeme. On rejette d'abord comme absurde tout ce qui est contraire, on prend les moindres apparences pour des preuves solides, & c'est ordinairement



rement un des grands obstacles à de nouvelles découvertes.

En matière de religion sur tout on donne dans ces préventions avec facilité & on se fait un devoir de s'y affermir ; on croit vrai, sans examen, ce qu'on entend débiter sous des noms respectés & faux tout ce qu'on cite sous des noms odieux.

Cette réduction des Préjugés à quatre classes, n'est pas seulement ingénieuse, elle est, comme on voit, solide & fondée en raison. De plus elle a son usage, & à mesure qu'on pousse ses études, & qu'en examinant on découvre des Préjugés, il est utile de les rapporter chacun à sa classe, de réfléchir sur les dispositions par lesquelles on y est tombé, & de se rappeler les faux pas, par lesquels on y est venu : Par là on se souviendra mieux de ce que renferme de trompeur la maxime dont on s'étoit laissé éblouir, & l'on sera mieux en état de développer l'erreur qui se trouve dans celles qui lui ressemblent.

Outre ces quatre classes générales des préjugés, il en est encor d'une grande variété ; les hommes en four-  
mil-



millent. La plûpart ne jugent que par prévention; la coûtume, l'humeur, l'intérêt, l'amour & la haine, décident de leurs jugemens, & suivant que ces principes changent, ou sont fixes, on les voit legers ou opiniâtres.

Spinosa s'est aussi avisé de vouloir reformer certains préjugés: L'homme, selon lui, rapporte tout à soi, & juge de tout par ses utilités, & suivant que la conduite des autres l'accommode, il lui donne les noms d'honnête & de vertueuse, polie, liberale, genereuse, ou au contraire, dure, inhumaine, cruelle, trompeuse; au lieu que selon lui, rien n'est ni louable ni blamable, tout est également l'effet d'une enchainure, sur laquelle quoi que ce soit ne peut rien.

Ce que nous apprenons commodément, ce dont nous nous souvenons aisément, ce que nous parcourons avec facilité, nous lui attribuons de l'ordre, & cet ordre est une matière d'éloges. Quoi l'ordre ne seroit-il qu'un nom donné à la cause imaginaire de ces facilités? Et ces facilités au contraire ne sont elles pas l'effet d'un ordre réel?

Ce

*Ce qui fait sur nous des impressions agréables, nous l'appellons beau; & un beau réel, n'est-il pas au contraire la cause naturelle & fréquente de ces sentimens agréables? N'y a-t-il pas un ordre que nos idées intellectueuses approuvent? N'y a-t-il pas un beau, qui se fait connoître à l'entendement?*

Il est des préjugés qui n'ont pas été suivis de mauvais effets: par exemple, Cicéron remarque que de tems en tems, des hommes nés, avec des talens singuliers pour l'éloquence, & après les avoir cultivés avec un grand soin, s'étoient fait admirer & suivre comme d'excellents modèles; Il les nomme, & il rapporte leurs differens caractères, par le moyen desquels les genres d'éloquence ont varié, & se sont succédées l'un à l'autre. Le Théâtre a changé de face, & un préjugé a fait place à un suivant.

Les hommes aiment naturellement le nouveau, & ceux qui ne se sentent pas assez de capacité, pour travailler avec succès à devenir originaux, cherchent à l'envi les uns des autres, à se livrer à un nom célèbre

bre



bre & à se faire distinguer, par l'empressement de leur zèle à soutenir les idées & sa méthode.

C'est ainsi encor que des hommes nés Musiciens, & d'un Esprit Original sur cette matière, ayant pris goût pour un certain mode, ont composés des airs sur ce ton là, avec d'autant plus de succès qu'ils y étoient portés par leur humeur. Ces airs ont frappé, ils ont eu la préférence & ont emporté les suffrages, dès là on a crû qu'il suffisoit de composer sur ce mode pour réussir.

V. J'ajouterai encore que les préjugés, de même que les principes, se bornent à la Spéculation, ou s'étendent à la pratique. On auroit de la peine à compter ceux-ci, il y en a trop; peu de gens se donnent la peine de raisonner, ce n'est donc pas en raisonnant qu'ils se trompent, & qu'ils se conduisent mal, c'est en se rendant en aveugles à ce qu'on leur a dit, & à ce qui leur est tombé dans l'imagination.

Dans les Pais où le Despotisme regne hautement, c'est un préjugé, que le plus essentiel devoir & la plus parfaite gloire, consistent à obéir,

béir, fans hésiter le moins du monde, à toutes les fantaisies d'un homme, dont on brouille la cervelle tant que l'on peut, par des flatteries & par des bassesses, qui vont jusques à l'Idolatrie. C'est un préjugé parmi bien des peuples chrétiens, que l'injustice, la cruauté, le meurtre, sont des actions indifférentes, & même des actions d'éclat & d'honneur, dès qu'elles portent le nom de *Guerre*. Que cette guerre soit en elle-même juste, ou de la dernière iniquité, c'est un examen dont le préjugé dispense. Un préjugé encore, qui fait honte au Christianisme, c'est qu'un homme n'a point d'honneur dès qu'il ne tire pas satisfaction par le sang, d'un mot qui lui déplaît, d'une grimace même, comme si l'honneur dépendoit de la fantaisie d'un brutal. Il y a même quelques Païs, où il faut être querelleux, pour passer pour brave & pour honnête homme, c'est le préjugé où des Loups, des Ours & des Tigres élèveroient leurs petits, s'ils avoient un langage.

Pour un rien, on est prêt à s'égorger, il y a déjà là de la folie, c'est  
une



une espèce d'yvresse ; Ensuite le moindre sang répandu fait succéder la politesse à la fureur, on redevient ami comme si on ne s'étoit battu qu'en songe. Le préjugé a attaché à ces légéretés une idée d'honneur ; & par l'effet de c'est injuste principe, il est des pais où le vice est plus honoré que la vertu.

On peut alleguer plusieurs causes de cette Coûtume aurrefois presque générale de se donner la mort. Les progrès de la Secte Stoïque, qui y encourageoit, l'établissement des Triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes, qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement, par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués ; un espèce de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger nôtre ami, pour un geste ou une parole ; enfin une grande commodité pour le Héroïsme, chacun faisant finir la pièce qu'il jouoit dans le monde, à l'endroit où il vouloit : Des senti-  
mens

mens, qu'une passion emportée fait naître, écartent toutes les idées qui la contrequarreroient.

*Considerations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence.*

C'est encor un Préjugé de pratique, répandu assés univérselement, que pour faire honneur à un hôte que l'on a invité chez soi, il le faut enyvrer & ne rien négliger pour cela. Si l'on se contentoit de se mettre en sa présence en état de bêtise, & si l'on s'enyvroit seul, on pourroit dire que l'on veut bien, pour quelque tems devenir bête, afin de le rendre maître absolu de soi-même & de sa maison, & s'offrir à lui avec tout ce que l'on a en sa disposition. Mais ce n'est pas cela : pour lui prouver com bien on l'honore & on l'aime, on attaque tout ensemble sa fanté & sa raison, & on l'invite par son Exemple & ses caresses à se transformer lui-même en bête, pour un tems : on pourroit écrire sur la porte de leur chambre à manger : Que personne ne sorte d'icy que fou. Il en est de leur maison comme des palais enchantés où  
dès



dès que l'on a été admis, on n'en fait plus trouver la porte. Cependant on veut passer pour des gens qui poussent le point d'honneur au plus haut degré de la délicatesse ; Mais demandés leur ce que c'est, & vous trouverez qu'ils n'en ont point d'idée.

N'y a-t-il pas encore une infinité de gens qui croiroient donner atteinte à l'éclat de leur naissance, s'ils faisoient profession des Lettres ? Suivre une charuë l'épée au côté, dresser des Chiens & des Chevaux, s'enyvrer tous les jours, faire fa court à un debauché & aux personnes qui se livrent à ses débauches, tout cela ne déroge point, l'honneur n'en reçoit aucune atteinte. Mais faire servir des lumières qu'on a acquis par la lecture & la méditation, à dégager les autres hommes des ténèbres où ils se perdent ; élever des enfans, instruire des adultes, c'est oublier qu'on est Gentil-homme ! Qu'y a-t-il de plus méprisable ! Quand les Docteurs de l'Ecole définissent l'Homme un animal raisonnable, pensent-ils bien à ce qu'ils disent, & ne voient-ils pas à quel-

le

le foule de gens il faudroit refuser le nom d'Homme, si on ne le donnoit qu'à ceux à qui cette définition convient ?

Des peuples belliqueux ont crû autrefois, & il en est qui aujourd'hui croient encore, que les sciences amollissent le courage, & qu'ils ne doivent savoir que mourir. Préjugé ridicule & d'autant plus honteux, que des preuves d'expérience, en grand nombre & d'un grand éclat sont impuissantes à l'arracher. La Brutalité & l'Héroïsme s'excluent mutuellement. Un Héros l'est d'autant plus qu'il est propre à plus de choses, & renferme plus de talens ; Il est encore incomparablement plus Héros par le *bien* auquel son inclination le porte, que par le *mal* auquel des circonstances fatales l'obligent à se prêter. Exposer sa vie est un Héroïsme beaucoup moins parfait que de sacrifier ses plaisirs, ses amusemens, ses fantaisies, ses passions de quelque nature qu'elles soient.

Les hommes s'obstinent sur ce sujet tout à rebours ; Ils ne peuvent ignorer les avantages de la paix. Ils ressentent long-tems les désolations d'une

d'une guerre. Cependant ils ne pensent pas qu'un Prince ait régné glorieusement, lorsque son Histoire n'est pas chargée d'événemens sanglans. Une malignité secrète, qui se plait aux idées du mal, ne seroit-elle point la source de ce Préjugé, & de ce renversement d'idées ?

Les Peuples seroient heureux, si leurs Souverains se propoisoient constamment pour modèle *ALCIME Roi des Lidiens* qui à beaucoup de tendresse pour ses sujets, avoit joint une piété solide. Sous son règne les Lidiens à l'abri de la paix que leur avoit procurée ce Prince, amassèrent des richesses immenses ; ils vivoient heureux, & personne parmi les particuliers ne songeoit à troubler le repos & la tranquillité de ses concitoyens. Ce Prince ne se laissa point éblouir par le titre pompeux de Conquérant, persuadé que les victoires se gagnent toujours au dépens des Peuples. Il ne fut jamais flatté que par la gloire fine & délicate de régner par ses bienfaits, dans le cœur de ceux que lui avoit confié la Providence. Il mourut extrêmement Vieux, & sa mort parut en-

core

214. LA LOGIQUE.  
core prématurée. H. de l'Ac. d. B.  
L. F. VII. p. 373.

Avec tout cela, il faut un long espace de tems, pour dompter la malignité du Cœur humain, & l'amener enfin à regarder avec plus de plaisir l'age d'or renaissant, que des Villes en feu & des Compagnes couvertes de Cadavres.

Un Préjugé enfin de Pratique des plus universels & des plus enracinés, c'est de rapporter tout à soi, de ne se déterminer que par intérêt; C'est la source de l'envie, & dès là de la malignité; il a la force de déguiser les vices, & d'affoiblir le mérite de toutes les vertus.

Force des  
Préjugés.

VI. Les Préjugés font, dans l'esprit, comme des taches, qu'on n'efface presque jamais entièrement. Une secrète repugnance à se dédire, & la seule force machinale des habitudes, font retenir divers restes d'une ancienne erreur. La vieille Philosophie dispute tant qu'elle peut le terrain à la nouvelle. On voit régner dans les Ecoles un mélange bizarre de Raison & de Pédanterie. D'un côté on se permet de penser à la moderne, d'un autre on s'impo-

se





se l'obligation de parler, l'ancien langage, & de s'habiller à l'ancienne mode. Les Juifs & les Payens, portèrent une partie de leurs Préjugés dans la Religion Chrétienne, même du tems des Apôtres, & parmi ceux qui ont pensé à une Réformation, les uns ont crû voir plus clair & ont traité de Préjugé ce que les autres retenoient. J'ai oui parler d'un Juif, qui avoit embrassé de très-bonne foi le Christianisme, & qui ne pouvoit s'empêcher de sentir quelque horreur à la vûe de la chair de porc.

L'Esprit humain aime ce qui est facile, c'est une des raisons qui lui fait aimer l'ordre & la régularité, & la supposer même là où elle n'est pas. Copernic qui avoit eu le courage de s'élever au dessus d'un Préjugé universel, sur le repos de la Terre au centre du Monde, conserva encore celui des mouvemens des Astres parfaitement circulaires; on est enfin revenu de ce Préjugé, mais on a fait divers efforts, & peut-être tous inutiles, pour déterminer leurs cours sur des Courbes régulières. C'est comme si on se fatiguoit

à



à chercher l'expression algebrique, peut-être constante de chaque courbure d'Arbre. Il y a infiniment plus de variété dans la Nature, qu'une Intelligence finie n'y en auroit mis.

Les principes généraux de ce qui est juste & dans la bienfiance (*ejus quod decet*) sont communs à tous les hommes; mais des préjugés les obscurcissent, & la force de la coutume & des exemples les font disparoître. *Les principes de la Loi naturelle* dit le Père Brumoi *ne s'effacent pas. Mais les conséquences éloignées s'altèrent quelquefois.* Les Anciens Grecs s'imaginoient que quand un jeune homme de mérite étoit en danger de mourir, la bienfiance engageoit un Vieillard de sa famille à s'offrir aux parques en sa place. Est-on plus raisonnable aujourd'hui sur des articles de morale encore plus essentiels, dit ce même Pere. Un François est insulté. „ Le prétendu „ bons sens François veut qu'il „ courre les risque du duel, & qu'il „ tue ou meurre pour mettre à cou- „ vert son honneur. C'est peu. Car „ la maxime n'étant pas encore en- tière-

„tièrement abolie, on ne sent pas  
 „affés combien elle paroitra ridicule  
 „dans deux mille ans, & de quel  
 „air on l'eut sifflée du tems d'Euri-  
 „pide. Mais il prend fantaisie à un  
 „Chevalier du tems passé, de mé-  
 „surer son épée avec un inconnu  
 „qui ne s'y attend pas. Il faut en  
 „passer par-là. La raison le veut :  
 „il y va de l'honneur ; la gloire  
 „y fait voler. Je ne parle point  
 „des seconds dans les Combats sin-  
 „guliers, autre bifarrerie qui fait  
 „souper deux amis ensemble pour  
 „s'entregorger un moment après  
 „en épousant une querelle qui ne  
 „les regarde pas, & que souvent ils  
 „ignorent, prêts à prendre parti  
 „pour le premier venu. Je m'en  
 „tiens à la bifarrerie de l'usage.  
 „Mettons sur notre Théâtre ce que  
 „nous avons vu à ce sujet, & ap-  
 „pelons y les Atheniens passés, ou  
 „même les François à venir dans  
 „quelques milliers d'années. Y au-  
 „roit-il assez de petites maisons à  
 „leur gré pour loger ceux qu'on  
 „leur peindroit imbus de pareilles  
 „idées. “

Entre les Causes des préjugés

Tome V.

K

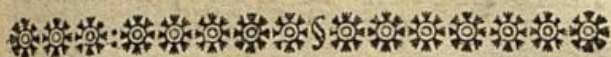
peut



peut-être n'y en a-t-il aucune qui les affermissent autant que l'Esprit de parti; &, ce qui est honteux pour la raison, & une preuve des plus marquées de sa facilité à s'égarer, c'est que le zèle qu'inspire l'esprit de parti, n'est rien moins que proportionné à l'importance des matières sur lesquelles on se divise. On comptera pour une conversion de faire passer un Thomiste au Molinisme, & réciproquement. Il n'est plus Aristotélécien, dira-t-on, il est converti & zélé Chartésien: Il n'est plus Orthodoxe, nous l'avons converti, & il est tout-à-fait Leibnitien. On s'empresse pour ces changemens, & on les honore du Nom de Conversion. Mais qu'un homme ne rougisse point de faire profession de Pyrrhonisme, d'ignorer si la Religion Chrétienne a véritablement Dieu pour son Auteur, ou si elle n'est que le Système de quelques Esprits trompés, ou trompeurs, Visionnaires, ou Séducteurs; c'est sur quoi on demeure tranquille, & des gens qui font profession de penser ainsi, vivent en repos, & souvent en honneur chés les Catholiques, & chés les Protestants.

CHAPI.





## CHAPITRE VII.

*Des principales causes de nos  
faux jugemens.*

I. **O**N ne se trompe jamais Précipita-  
tion, cau-  
se généra-  
le des er-  
reurs.  
 quand on n'attribue à un  
 sujet que ce que l'on y voit, ou ce  
 qui revient au même, quand, on  
 apperçoit que ce que l'on affirme  
 est contenu dans l'idée dont on l'af-  
 firme ; car, dans les propositions  
 même négatives, l'exclusion de l'at-  
 tribut est affirmée du sujet duquel  
 on nie cet attribut. Puis donc que  
 nos jugemens ne renferment que  
 trop souvent des erreurs, il faut  
 conclure que souvent on affirme &  
 l'on nie sans avoir vû. On suppo-  
 se, & l'on décide avant que d'a-  
 voir apperçu : on se hâte donc  
 trop d'acquiescer, & on peut dire  
 que toutes nos méprises viennent de  
 cette précipitation. Quand on voit  
 & que l'on se rend attentif à ce  
 que l'on voit, on ne peut s'empê-  
 cher de se l'avouer ; il n'est pas en

